

La grille

« Ceux qui ne bougent pas ne sentent pas leurs chaînes »

Rosa Luxemburg

I – « Trouver ici »

Le titre sera « trouver ici ».

Il est encore en chemin vers la grille. Mais rien ne bouge. L'automne s'avance.

Il monte au-delà des premières constructions, le long des jardins clos, à la limite des pommiers.

Il continue de marcher, toujours dans la même direction, vers le sommet du plateau, mais rien ne dira où se trouve le point, ni l'endroit de la grille.

Quand il parle du titre, il n'est pas sûr du chemin, ni de rien. Il sait peut-être qu'il lui faudra s'engager d'abord sur la route de sable ou de poudre blanche. Celle qui était là bien avant lui. Cette ancienne pente tracée d'abord comme avec une règle. Celle qui conduit aux sentiers-couloirs, longe les hauts talus, conduit aux terrains humides.

C'est là que ça commence. A la croix du dernier village, au fond de la prairie où les loups venaient, en hiver.

Cette femme était née là-bas.

C'est elle qui parlait des loups et de leur présence la nuit, derrière les premiers murs. Elle parlait de la densité du noir, en ces temps-là, de l'intensité du froid.

Oui, mais il confondait tous les noms, ceux de la chapelle, les habitants des villages, ceux du cimetière. Les noms maintenant s'effaçaient.

Comme ils étaient tous morts et que leurs corps avaient glissé dans la pente jusqu'au lit de la rivière, leurs noms s'étaient confondus avec eux, dans la terre et les racines.

Elle ne sortait presque jamais de sa chambre, elle se tenait assise devant la fenêtre, elle regardait la pente et le grand arbre. Elle récitait la prière en fermant les yeux.

Elle entendait le bruit des ruisseaux en fermant les yeux.

Elle n'avait pas besoin de parler, mais quand elle parlait elle racontait la force de la nuit et du vent, et le cri des animaux. Elle fabriquait tout le jour des robes et des manteaux de laine pour les poupées de la fête.

Elle était née là-bas, vers le haut.

Elle connaissait le secret de la grille.

La grille est fermée. Elle est blanche, avec quelques éclats de rouille. Elle donne sur un escalier de pierre, vertical, comme un couloir à ciel ouvert, entre des parois de branches. Plusieurs marches sont obstruées par une végétation ancienne et sauvage, cachant les marches.

Tout en haut, invisible, au fond de ce qui reste d'un jardin, la maison semble flotter. Personne ne peut la voir. Elle restera ainsi, fermée, volets clos. Elle est comme une réplique de la serre, ou de la barque, ou encore de la cabane aperçue au bord de la rivière. Muette.

Il n'avait pas compris ces mots : « l'indication est d'ordre intérieur ».

Longtemps il avait cherché dans les tiroirs, sous les meubles qu'on avait poussés le long des murs, à l'angle des lits, dans les endroits les plus sombres et les plus reculés.

Tout au bout d'un couloir, derrière la porte vitrée, il y avait la double chambre, séparée par un mince espace avec sur le mur, immédiatement à hauteur des yeux lorsqu'on poussait la porte, des photographies très pâles, des paysages, des visages, inconnus, indistincts.

Mais sur l'une de ces photos on voyait, plus distinctement, un arbre. Un saule qui avait cent ans, ou plusieurs fois cent ans. Loin, en Chine, dans le village de Tatchai. C'est là, sur cette place, que les propriétaires fonciers martyrisaient les paysans pauvres.

Ils les battaient après les avoir pendus à l'arbre.

Le 9 août : deuxième jour de pluie. C'est la nuit que la pluie est la plus dense. Le matin la brume s'accroche aux arbres et au fond des prairies. 10 août : le navire-night un peu caché dans la brume. Cheveux salés, épingles noires. 13 août : perdue sous des fougères, et l'ange avec, et le chemin caché vers le champ de bruyères et le ruisseau qui coule au milieu. Couru sous la pluie, une pluie tiède et la brume,

(le silence entre les segments fait partie du texte, comme dans une partition).

22 août, je vois cette image, Isadora, épaules et cheveux, noir écran, c'est la nuit. Un peu, en transparence. Dernière semaine d'août : herbe très verte les arbres grandissent, étang, pluie quotidienne et belle, anglaise. Epaulés, nuque, épingles noires et tissu de septembre. « J'ai imaginé la pluie et l'herbe mouillée ». 2 septembre. Je suis descendu au Pont Lagorce et j'ai croisé les moutons. Dans le talus un oiseau blessé. Dernières flaques sous les arbres. A gauche de la rivière, sur le sentier qui tombe au fournil, l'herbe était très glissante.

Denis Roche vient de mourir. Ce (cela) passe de main en main. Glisse sur la peau. Pénètre dans les veines. Mardi 8 septembre à 10h30. Je nage dans l'eau froide. Il faut que je reprenne la question des anges. La nuit vient, c'est la nuit, c'est nuit. Grands nuages sombres au-dessus des arbres. Pénétrer par les yeux. Deux oiseaux venus glisser sur la rampe (et le vent continu sur mon visage et à l'intérieur de moi entier). Ample cuve aux parois en surplomb de grès. Un espace épineux. Afin de cueillir les feuilles les plus blanches.

Une partie du chemin s'était écroulé sous l'intensité des pluies d'automne. Non, je n'avais rien à dire de cette folie végétale, de l'encombrement des jardins, de l'épaisseur et du silence des bordures. Non, rien. Il voulait, dans son cercueil, la partition de la cinquième symphonie de Mahler.

Mais il était pulvérisé. Incendié, pulvérisé. Maintenant c'est l'histoire de la poussière. L'histoire poussière-lumière. Le chemin de graviers qui monte à gauche, qui tourne et tourne en spirale, ce chemin-là. Les partitions ne sont plus qu'un tas de cendre.

« Il n'y a que la forêt. Elle est là de tous les côtés. »

Le rideau est transparent, gris, de plus en plus foncé, mélangé à de l'eau en poudre. La nuit revient et l'eau continue de battre. Les serres, comme de grands miroirs couchés.

La musique venait de la forêt. Denis l'entendait, de plus en plus proche.

« La voici en effet, fracassant les arbres, foudroyant les murs.»

II – La grille

Il continue de marcher. Il longe un étang, puis un autre. Il boit le rhum des fougères. Il s'est courbé vers le sol. Il veut avancer les pieds nus sur le tapis de feuilles, entre les flaques. Il lui faudra, au bout du sentier, prendre vers la lisière.

« Les cours d'eau, les lacs, les océans ont la puissance des images noires. Comme elles, ils vont. »

Une hutte de fougères, enfouie dans la forêt, à cet endroit où la rivière fait un coude. Il venait là chaque nuit en rêve. Il regardait à travers. Il attendait cela, il pensait que ce serait entre les arbres, et qu'il verrait l'écorce bouger, une pluie de feuilles sèches ou brûlées, et les oiseaux.

Une bouche parfaite et verticale.

Il cherchait le métal, le dessin de la grille. Il aurait voulu la serrer dans ses mains

Il disait que les mots lancés, ou bien les cris, résonnaient comme dans l'église et retombaient dans cette eau laiteuse, couleur de lessive.

A cette distance la cabane et la maison au-delà de la grille se ressemblaient.

Il disait aussi qu'il ne faut pas accepter des règles inacceptables. C'est une leçon qui effraie. On donnerait une force inédite à cette idée du politique: exercer *directement* un contrôle sur « eux ». Sur les décisions, les actes. S'organiser pour. Veiller ensemble. Tenir l'espace. Dévaler combes, pierraille grise, coupante, pentes, rochers et sapins,

Aussi simplement qu'un ruisseau se fraie un chemin entre les herbes et les cailloux. C'est cette *exigence de démocratie réelle* que le «non» exprime. Le référendum rend (peut-être) un certain sens (?) à (ce qu'ils appellent) la démocratie représentative, épuisée dans ses rituels. Epuisée, oui. Comme un vieux cirque éteint, très pâle, un théâtre, un décor.

Un jour que l'étang était glacé on dit qu'un autre était venu dans le bois pour voir s'il pouvait vivre sans feu et sans couverture dans sa cabane, ainsi couché sur un sol de fougères. Il avait fait signe qu'il ne voulait rien mais il avait ouvert la bouche. Ses lèvres étaient couvertes d'une sorte de brume. Il aurait dit : *il y a une ivresse du froid, une ivresse.*

« Tandis que le vert des prairies et des forêts devient comme de l'encre, s'imprègne de nuit »

Elle me parlait des loups, leur danse autour, les portes fermées. Elle disait que la nuit ils venaient nombreux, contre les murs. On ne savait plus si c'était le bruit du vent contre les toits des granges, contre les tôles.

« C'était aussi comme un verre de lumière à boire »

Ici, il y a ces deux lavoirs, le premier, le plus grand, invisible depuis la route, dissimulé, sur la place qui était celle de l'arbre, un très grand arbre, aujourd'hui disparu.

Ce chêne où les enfants se cachaient.

Le second lavoir, en haut du village, non loin de l'ancien cimetière (aujourd'hui carré de pré vide, une chapelle un peu ruinée au fond), ouvert sur la rue, perpendiculaire, une sorte de hangar.

Le bleu sombre de l'eau, la couleur des savons, le récit sans fin, chanté-parlé, dans le froid.

« Ce geste sans elle pour le voir, il meurt de soif, il s'effrite, il tombe, elle est en cendres »

Mais rien depuis sur le devenir de ce double lavoir. Restés là, comme deux barques vides, échouées, quelques flaques au fond, couvertes de mousse. Et rien le silence de ce grand espace froid, vide et froid.

Ils se postaient sur les premières branches, ils couraient autour en criant.

Un mot-absence, un mot-trou creusé en son centre d'un trou où tous les autres mots auraient été enterrés. Un mot qu'on ne pouvait pas dire. Qui pouvait seulement résonner.

Les frondaisons de l'arbre occupaient la totalité de la fenêtre. Pourtant, dans le rêve ou dans l'image les feuilles n'occupaient que la partie droite, derrière la vitre, un tiers de la fenêtre et le reste était vide, le ciel, une large surface blanche, laiteuse.

Des nuages, maintenant, poussés vers la droite, vers le buisson de feuilles.

J'ai beaucoup dormi. Je voulais t'apercevoir dans la nuit, sur l'un de ces quais, entre les tas de graviers et les containers, tu marcherais le long des rails, les yeux entrouverts, comme si tu cherchais à boire toute cette eau en suspension, l'eau invisible et tiède, la bruine.

Le ciel passerait lentement dans le rectangle de la fenêtre ouverte.

Il avait reconnu la grille. Il s'était approché. Il avait d'abord observé les courbes, le dessin musical, la façon dont ce dessin découpait la volée des marches, les boules déchirées de vert, et maintenant il regardait à la jointure. La ligne verticale où se touchaient les battants. Comme une flèche. Comme une lance. Posée là devant l'épaisseur végétale. Plantée. Interdisant l'escalier de pierre.

Il serait revenu là souvent.

Il y avait aussi une chaîne.

Quand il s'arrêtait devant la grille il savait que c'était ici. Qu'il lui faudrait toujours revenir.

